



Cuba libre

Avec **Hérétiques**, le Cubain Leonardo Padura livre une ode magnifique à la liberté individuelle.

Par Laurent Boscq - Photographie par Jean-Luc Bertini

LE POLAR MÈNE À TOUT. POUR PREUVE, **HÉRÉTIQUES**, LE DERNIER roman transgenre et transgénérationnel de Leonardo Padura, une œuvre hybride et foisonnante qui emmène le lecteur dans un voyage dans le temps et l'espace, de l'Amsterdam du XVII^e siècle au Cuba contemporain. "Ce n'est ni un roman policier, ni un roman historique, philosophique ou social, mais c'est tout ça à la fois, dit-il. En ce sens, c'est un roman hérétique." Cheveux et barbe courts, blanchissant sous le harnais à l'approche de la soixantaine, Padura boit du café serré, fume des cigarettes brunes cubaines, et ses yeux sombres brillent quand il parle de son roman.

"La libre-pensée fait partie de la culture française ; ça n'est pas le cas dans la tradition hispanique. L'hérétique est celui qui s'éloigne de la croyance collective acceptée, des orthodoxies de l'Église et de la politique. C'est une figure centrale qui a beaucoup à voir avec l'idée d'une pensée indépendante dans l'histoire hispano-américaine."

Hérétiques commence donc comme un polar. On y retrouve Mario Condé, son double détective révélateur qui "évolue dans le temps en même temps que lui" et végète à La Havane en faisant du commerce de livres anciens, quand un riche compatriote émigré aux États-Unis lui demande d'enquêter sur un tableau inconnu de Rembrandt qui appartenait à sa famille durant des siècles, jusqu'à sa disparation à Cuba dans les années 40. "Je voulais mettre dans ce roman un événement énigmatique, explique Padura. Je cherchais un élément qui permette de faire le lien dans l'évolution historique des personnages. Quand j'ai trouvé le tableau de Rembrandt, cet événement perdu qui permettait de réunir ces différentes histoires, je me suis rendu compte que c'était Mario Condé qui devait résoudre les choses. Et à travers ses yeux, on voit l'évolution de la société cubaine."

Le tableau est le fil, l'élément caché qui relie les trois parties composant le roman, ces trois histoires successives qui partent de faits réels et qu'on pourrait presque lire indépendamment les unes des autres. La première part d'un fait historique remontant

à 1939, quand les autorités cubaines refusèrent de laisser débarquer les neuf cents passagers juifs du *Saint-Louis*, un navire en provenance de l'Allemagne nazie, les condamnant à un retour forcé en Europe. Pour Padura, c'est "peut-être l'événement international le plus important, caractéristique d'une attitude raciste de Cuba et qui a, en plus, démontré à quel point les grandes décisions de Cuba passaient par le département d'État des US".

Ensuite, Padura nous entraîne au XVII^e siècle, dans une Amsterdam tolérante, au cœur de l'atelier de Rembrandt où un jeune Juif enfreint les interdictions religieuses (et risque l'excommunication) pour s'adonner à la peinture et devenir "modèle vivant d'un tableau du Christ par Rembrandt". Avant que nous nous retrouvions dans le Cuba d'aujourd'hui, où des tribus urbaines réunissent "une quantité non négligeable de jeunes Cubains qui ne croient plus au projet collectif et cherchent à satisfaire leurs besoins de façon individuelle." Trois époques, trois choix, trois hérésies.

"Je m'amuse beaucoup à mélanger la fiction et les faits historiques, confie l'écrivain. Mais l'histoire et les vies réelles des personnages ont une dramaturgie qui n'est pas celle du roman. Dans l'histoire réelle surviennent des événements qui, s'ils s'agençaient différemment, auraient une portée beaucoup plus dramatique. Ça peut être très divertissant de donner à l'Histoire des orientations pour qu'elle fonctionne de

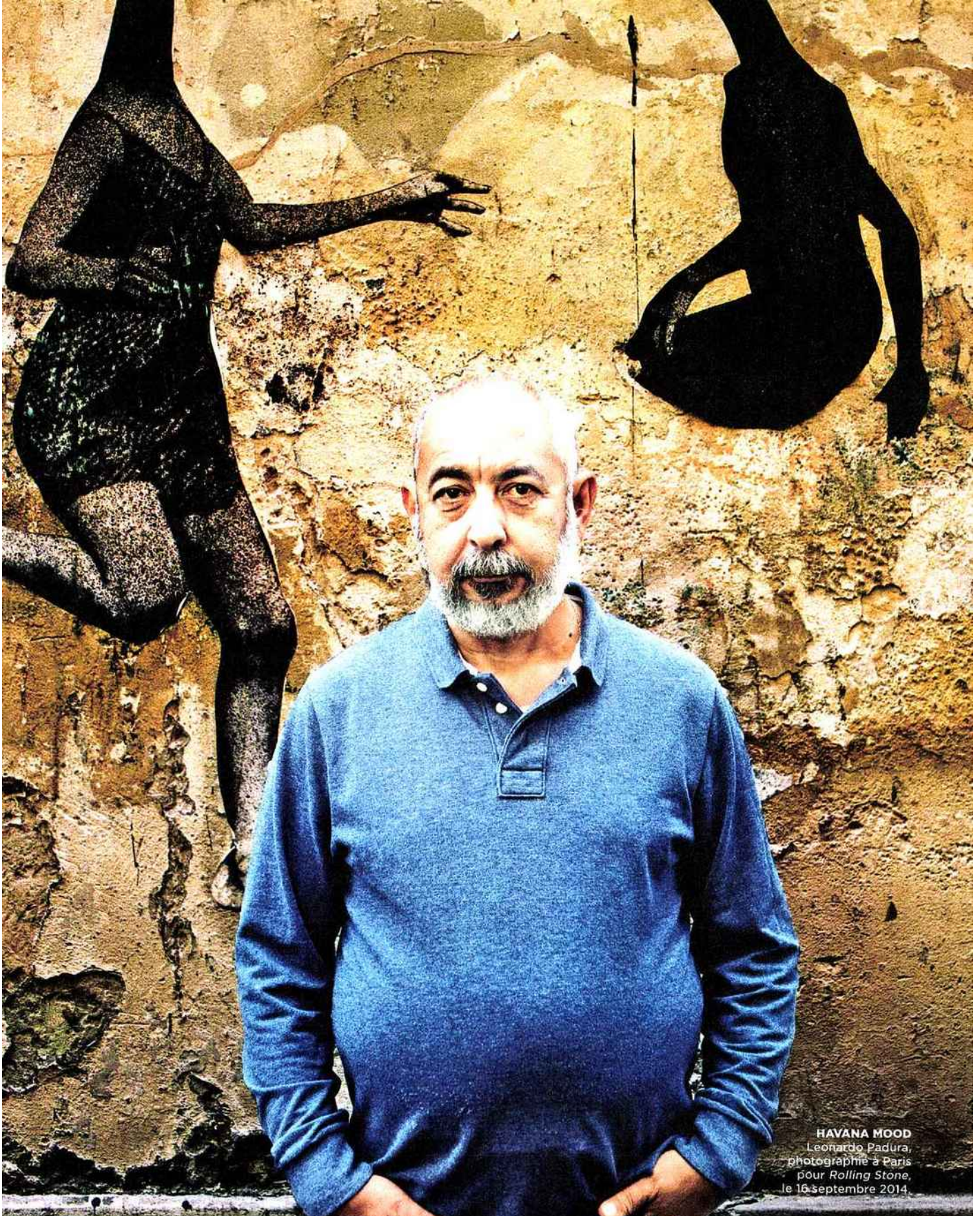
manière romanesque, mais c'est aussi une très grande responsabilité de la respecter."

En insufflant avec maestria de la fiction dans l'Histoire, Padura peint un panorama de la liberté et des libérations individuelles successives au cours des cinq derniers siècles. Liberté de vivre, de circuler, de croire, de créer, de penser et même de mourir. Liberté d'écrire, aussi ? "Quand j'ai commencé à réfléchir à ce roman, je voulais écrire sur un hérétique cubain contemporain. Et il m'a semblé que cette recherche de la liberté individuelle dans un pays comme Cuba était aussi une recherche très 'hérétique'. Mais le roman aurait nécessairement une connotation politique très forte, et je voulais qu'elle soit en fait beaucoup plus humaine et philosophique. C'est pourquoi je suis allé chercher dans le passé des situations très similaires à ce qui se passe aujourd'hui. Il y a une constante dans la condition humaine : le désir de trouver la liberté individuelle."

À la manière des contes philosophiques de Voltaire, *Candide* par exemple, Padura raconte une histoire sous l'histoire, en filigrane, plus ample et universelle : celle du choix inhérent à chaque homme de se libérer des chaînes que font peser sur lui la religion, la politique ou la société. "Comme citoyen, la politique est entrée dans ma vie parce qu'elle entre dans la vie de tout le monde à Cuba. Mais je n'aime pas écrire sur la politique. Je n'aime pas parler de politique. Et je ne participe pas à la politique." Par contre, et toujours en infratexte, il s'interroge sur les choix de l'artiste : "Le véritable artiste se doit d'avoir une attitude sociale, et l'engagement reste une valeur fondamentale. Mais dans le monde occidental, les lois du marché ont contribué à diminuer ou à falsifier le caractère hérétique de l'art. En ce sens, la plus grande falsification au cours des quinze dernières années a été le Da Vinci Code, qui se présente comme une grande hérésie alors qu'il est d'une complaisance absolue envers le marché et que même le Vatican l'a promu. Aujourd'hui, des quantités de produits culturels sont conformistes. Ce que Vargas Llosa appelait la 'culture de la banalité'."

Hérétiques ne participe pas de cette vulgarité : c'est un roman rare, qu'on n'oublie pas, et dont on ressort comme au retour d'un grand voyage, plus heureux et enrichi. **CB**

"Je m'amuse beaucoup à mélanger la fiction et les faits historiques."



HAVANA MOOD
Leonardo Padura,
photographie à Paris
pour *Rolling Stone*,
le 16 septembre 2014.